

À la suite de son intervention liminaire au Colloque du SNES d'octobre 2007, Patrick TORT, Directeur de l'Institut Charles Darwin International ([www.darwinisme.org](http://www.darwinisme.org)), nous a fait parvenir plusieurs extraits d'ouvrages à paraître prochainement sur les questions qui ont fait l'objet de cette rencontre.

[Extraits de *L'Effet Darwin*, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte », 2008, et de *Darwin et la religion*, Éditions Ellipse, 2008]

### L'effet réversif de l'Évolution

Une seule phrase de Darwin, extraite de la Conclusion de *La Filiation de l'Homme* (chapitre XXI), suffira à rendre compte du sens, essentiel pour la compréhension du rapport entre biologie évolutive et anthropologie culturelle, de ce concept que j'ai nommé, pour la première fois, en 1980 dans le cadre d'un enseignement oral, et qui n'a été exposé dans un livre<sup>1</sup> qu'en 1983 :

« Si importante qu'ait été, et soit encore, la lutte pour l'existence, cependant, en ce qui concerne la partie la plus élevée de la nature de l'homme, il y a d'autres facteurs plus importants. Car les qualités morales progressent, directement ou indirectement, beaucoup plus grâce aux effets de l'habitude, aux capacités de raisonnement, à l'instruction, à la religion, etc., que grâce à la sélection naturelle ; et ce bien que l'on puisse attribuer en toute assurance à ce dernier facteur les instincts sociaux, qui ont fourni la base du développement du sens moral. »<sup>2</sup>

Cette phrase capitale, simple mais aux développements infinis, a mis ensuite près d'un quart de siècle à être admise dans ses inévitables implications par la plupart des connaisseurs du texte darwinien, ce qui suggère à l'évidence qu'une résistance d'un type particulier s'opposait à sa compréhension. Comme j'ai eu plusieurs centaines d'occasions d'explicitier ce concept qui est celui d'un mécanisme efficient de l'évolution conduisant de l'*animalité* de l'Homme à sa *civilisation* et à sa *morale*, il me faudra ici reparcourir les phases imposées de cette explicitation en veillant à ce que leur exposition didactique se déploie de la manière la plus complète et la plus intelligible. Ce

---

1 *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983.

2 Ce passage est immédiatement précédé de celui dans lequel Darwin exprime sa claire opposition à toute application sociale du malthusianisme : « L'homme, comme tout autre animal, a sans nul doute progressé jusqu'à sa haute condition actuelle grâce à une lutte pour l'existence qui est la conséquence de sa multiplication rapide ; et s'il doit s'élever encore plus, il est à craindre qu'il ne doive rester soumis à une lutte sévère. Autrement il sombrerait dans l'indolence, et les hommes les mieux doués ne réussiraient pas mieux dans le combat de la vie que ceux qui le sont moins. Par conséquent, notre taux naturel de croissance, même s'il conduit à de nombreux et évidents malheurs, ne doit d'aucune manière être grandement diminué. Il devrait y avoir compétition ouverte pour tous les hommes ; et l'on ne devrait pas empêcher, par des lois ou des coutumes, les plus capables de réussir le mieux et d'élever le plus grand nombre de descendants ». C'est également au nom de cette conviction rééquilibratrice que Darwin s'engagera contre le maintien du droit de primogéniture avec majorats dans la tradition juridique anglaise en matière de transmission des biens. Il faut noter que Darwin récuse ici la coercition exercée envers les plus pauvres (comme il récusera la disqualification des cadets de famille), dont il défend le droit à la procréation au nom d'une concurrence sans exclusive. Mais il convient de ne pas oublier non plus que si, contre Malthus, Darwin paraît défendre le principe d'une concurrence libre et généralisée qui pourrait ressembler à la poursuite (en l'occurrence spencérienne) de la sélection naturelle au sein des sociétés civilisées, les modalités de cette « poursuite » sont désormais éthiques et solidaires, la compétition éliminatoire, dépassée et supplantée dans l'évolution, s'étant convertie, grâce à l'épanouissement des instincts sociaux et aux progrès de l'éducation, en une *émulation* en vue d'un niveau moral plus élevé, *excluant l'élimination*. Ce qu'explique, précisément, le passage auquel se rattache cette note, et qui conclut quasiment *La Filiation de l'Homme*.

que fit inlassablement Darwin par rapport au concept central de sélection naturelle doit être refait ici par rapport au concept du mécanisme qui règle l'accession de l'Homme à la condition de « civilisé ». Je ne craindrai donc pas ici de me répéter, sachant qu'au cœur de cette répétition - qui n'est jamais *seulement* une répétition - se logent de multiples occasions d'ouvrir de nouvelles perspectives de compréhension et d'analyse.

Je partirai ici du noyau définitionnel proposé par le *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* :

« Concept-clé de l'anthropologie darwinienne (à distinguer de l'anthropologie *évolutionniste*), l'*effet réversif de l'évolution* est ce qui permet de penser chez Darwin le passage entre ce que l'on nommera par commodité la sphère de la *nature*, régie par la stricte loi de la *sélection*, et l'état d'une *société civilisée*, à l'intérieur de laquelle se généralisent et s'institutionnalisent des conduites qui *s'opposent* au libre jeu de cette loi. Si ce concept n'est nulle part *nommé* dans l'œuvre de Darwin, il y est cependant *décrit* et opère dans certains chapitres importants de *La Filiation de l'Homme* de 1871, qu'il faut considérer comme son troisième grand ouvrage de synthèse, et comme la poursuite conséquente, dans le champ de l'histoire évolutive de l'Homme naturel et social, de la théorie sélective développée dans *L'Origine des espèces*. Il résulte d'un paradoxe identifié par Darwin au cours de son essai d'extension à l'Homme de la théorie de la filiation, et de son effort pour penser le devenir social et moral de l'humanité comme un effet et un développement particulier de l'application antérieure et universelle de la loi sélective à la sphère du vivant.

« Ce paradoxe peut se formuler ainsi : *la sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de la morale et des institutions, les comportements éliminatoires*. En termes simplifiés, *la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle*. Comment résoudre cette apparente difficulté ?

« Nous la résoudrons en développant simplement la logique même de la théorie sélective. La sélection naturelle - il s'agit chez Darwin d'un point fondamental - sélectionne non seulement des variations organiques présentant un avantage adaptatif, mais aussi des *instincts*. Parmi ces instincts avantageux, ceux que Darwin nomme les *instincts sociaux* ont été tout particulièrement retenus et développés, ainsi que le prouvent le triomphe universel du mode de vie *social* au sein de l'humanité, et la tendancielle hégémonie des peuples "civilisés". Or dans l'état de "civilisation", résultat complexe d'un accroissement de la rationalité, de l'emprise grandissante du sentiment de "sympathie" et des différentes formes morales et institutionnelles de l'altruisme, on assiste à un *renversement* de plus en plus accentué des conduites individuelles et sociales par rapport à ce que serait la poursuite pure et simple du fonctionnement sélectif antérieur : au lieu de l'élimination des moins aptes apparaît, avec la civilisation, le devoir d'assistance qui met en œuvre à leur endroit de multiples démarches de secours et de réhabilitation ; au lieu de l'extinction naturelle des malades et des infirmes, leur sauvegarde par la mobilisation de technologies et de savoirs (hygiène, médecine, techniques du corps) visant à la réduction et à la compensation des déficits organiques ; au lieu de l'acceptation des conséquences destructrices des hiérarchies naturelles de la force, du nombre et de l'aptitude vitale, un interventionnisme rééquilibrateur qui s'oppose à la disqualification sociale.

« Par le biais des *instincts sociaux*, la sélection naturelle, sans "saut" ni rupture, a ainsi sélectionné *son contraire*, soit : un ensemble normé, et en extension, de comportements sociaux *anti-éliminatoires* - donc *anti-sélectifs* au sens que revêt le terme de *sélection* dans la théorie développée par *L'Origine des espèces* -, ainsi, corrélativement, qu'une *éthique anti-sélectionniste* (= anti-éliminatoire) traduite en principes, en règles de conduite et en lois. L'émergence progressive de la *morale* apparaît donc comme un phénomène indissociable de l'évolution, et c'est là une suite normale du matérialisme de Darwin, et de l'inévitable extension de la théorie de la sélection naturelle à l'explication du devenir des sociétés humaines. Mais cette extension, que trop de théoriciens, abusés par l'écran tissé autour de Darwin par la philosophie évolutionniste de Spencer, ont interprétée hâtivement sur le modèle simpliste et faux du "darwinisme social" libéral (application aux sociétés humaines du principe de l'élimination des moins aptes au sein d'une concurrence vitale généralisée), ne peut en toute rigueur s'effectuer que sous la modalité de l'*effet réversif*, qui oblige à concevoir le *renversement* même de l'opération sélective comme base et condition de l'accession à la "civilisation". C'est ce qui interdit définitivement qu'une *sociobiologie* triviale qui défendrait au contraire, et à l'opposé de toute la logique anthropologique de Darwin, l'idée d'une continuité *simple* (sans renversement) entre nature et société, puisse à bon

droit se réclamer du darwinisme.

« L'opération réversible est ainsi ce qui fonde la justesse finale de la distinction entre *nature* et *culture*, en évitant le piège d'une "rupture" magiquement installée entre ses deux termes : la continuité évolutive, à travers cette opération de renversement progressif liée au développement (lui-même *sélectionné*) des *instincts sociaux*, produit de cette manière non pas une rupture effective, mais un *effet de rupture* qui provient de ce que la sélection naturelle s'est trouvée, dans le cours de sa propre évolution, *soumise elle-même à sa propre loi* - sa forme nouvellement sélectionnée, qui favorise la protection des "faibles", l'emportant, *parce qu'avantageuse*, sur sa forme ancienne, qui privilégiait leur élimination. L'*avantage* nouveau n'est plus alors d'ordre biologique : il est devenu *social*. »<sup>3</sup>

Par là même, Darwin sauve la singularité humaine - et donc la nécessité des sciences de l'Homme et de la société - tout en invitant à ne jamais rompre le lien qui la relie au biologique et à l'ensemble de la nature - excluant ainsi toute régression spiritualiste comparable à celle qui de nos jours revient périodiquement s'attaquer à lui. Renvoyant dos à dos le réductionnisme sociobiologique ordinaire et la théologie, il n'a pu cependant éviter la perpétuelle réitération du débat stérile qui oppose aujourd'hui, comme s'ils avaient un jour une chance de s'entendre, scientifiques et croyants (ou croyants déguisés en scientifiques). Certains commentateurs ou vulgarisateurs contemporains portent, eux, la responsabilité d'avoir refusé de comprendre qu'il avait, quant à lui, largement dépassé ce débat.

Relisons à présent la phrase citée en commençant :

Phrase précieuse, et précise, que je commenterai en espaçant, suivant l'ordre *évolutif* imposé par la logique de la théorie générale dont elle est l'un des aboutissements, les instances qu'elle convoque pour décrire le mouvement civilisationnel :

Lutte pour l'existence □ Sélection naturelle □ Instincts sociaux □ Sens moral □ Civilisation

Ce premier schéma, simplement linéaire, pourrait se passer de tout commentaire, puisqu'il ne fait que transcrire d'une façon simplifiée le mécanisme d'engendrement que cette phrase résume. Il doit toutefois, afin d'être compris dans sa richesse, être nourri de tout ce que Darwin a établi antérieurement, chaque terme ayant fait l'objet de développements multiples qui en font le foyer d'un réseau de conséquences et d'implications. Au terme du raisonnement anthropologique de Darwin, ce schéma général à valeur récapitulative enracine dans une sorte de visibilité dialectique le fait qu'au stade du devenir des sociétés humaines qui correspond à ce qu'il est convenu de nommer la *civilisation*, cette dernière est :

1. dans sa genèse : un produit de l'action sélective exercée sur les groupes humains ;
2. dans son état actuel : une réalité en évolution dont la tendance évolutive dominante est « la production d'un niveau de moralité plus élevé » (autre formulation de Darwin) ;
3. dans sa nouveauté évolutive : un milieu de plus en plus gouverné par l'Homme, et favorisant l'amélioration et la suprématie des traits avantageux à déterminisme fortement collectif (moralité, solidarité, altruisme, capacités mentales) qui l'ont produit, par le moyen de l'*éducation* ;
4. dans son inscription au sein du mouvement évolutif : le cadre dans lequel subsiste une *lutte pour l'existence* - et l'on notera avec soin le choix, ici, de ce terme, qui n'est ni « concurrence vitale », ni « sélection naturelle » -, mais sous des modalités que Darwin précise ailleurs (compétition poursuivie entre les individus pour un plus haut niveau de moralité, *i.e.* de solidarité, d'altruisme, de sympathie, etc.) ; et, simultanément, le cadre au sein duquel la sélection naturelle (ou sa version ancienne, éliminatoire) entame une évolution régressive qui correspond, dans le cadre de la théorie générale, au « dépérissement des anciennes formes ».

On enrichira donc ce schéma, en y incluant les éléments de tous les développements antérieurs, de la façon suivante :

---

3 P. Tort, article « Effet réversif de l'évolution » du *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF, 1996, vol. 1, p. 1334-1335.

				Modelage du milieu et dépérissement corrélatif de l'évolution par sélection d'avantages biologiques
		Sympathie	Augmentation de l'efficacité du groupe	Souci de l'opinion d'autrui, loi morale
Affrontement avec le milieu	Avantage biologique	Avantage social	Avantage cognitif et rationnel	Éducation
<b>Lutte pour l'existence</b>	▫ Sélection naturelle de variations organiques et d'instincts	▫ Sélection des instincts sociaux et accroissement des capacités mentales	▫ Sens moral	▫ Civilisation
Compétition biologique	Élimination des moins aptes	Protection des moins aptes	Sentiments affectifs	Élimination de l'élimination
		Dépérissement des instincts individuels	Renforcement de l'altruisme, solidarité	Valorisation des conduites solidaires et compétition éthique
				Dépérissement de la sélection éliminatoire et des conduites guerrières à l'intérieur du groupe

Ce schéma enrichi permet, simplement, de suivre la cohérence d'une *tendance évolutive* orientée vers le secours mutuel et la paix, celle dont Darwin observe l'action au sein des nations « civilisées » et dont il rend compte dans les termes propres de sa théorie *en l'approuvant* en toutes lettres dans la mesure où elle se confond avec l'extension des « conquêtes morales ». Cette tendance se confirme d'une manière éclatante au cœur d'un passage dont intentionnellement nous n'avons cité plus haut que le début, passage également conclusif d'un développement, et où la position exprimée par Darwin est assumée comme sienne :

« À mesure que l'homme avance en civilisation, et que les petites tribus se réunissent en

communautés plus larges, la plus simple raison devrait aviser chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et ses sympathies à tous les membres d'une même nation, même s'ils lui soient personnellement inconnus. Une fois ce point atteint, il n'y a plus qu'une barrière artificielle pour empêcher ses sympathies de s'étendre aux hommes de toutes les nations et de toutes les races. Il est vrai que si ces hommes sont séparés de lui par de grandes différences d'apparence extérieure ou d'habitudes, l'expérience malheureusement nous montre combien le temps est long avant que nous les regardions comme nos semblables. La sympathie portée au-delà de la sphère de l'homme, c'est-à-dire le sentiment d'humanité envers les animaux inférieurs, semble être l'une des acquisitions morales les plus récentes. Les sauvages apparemment ne la ressentent pas, sauf à l'égard de leurs animaux familiers. Les détestables spectacles de gladiateurs chez les anciens Romains montrent combien peu ces derniers en avaient la notion. L'idée même d'humanité, pour autant que j'aie pu l'observer, était nouvelle pour la plupart des Gauchos des Pampas. Cette vertu, l'une des plus nobles dont l'homme soit doué, semble provenir incidemment de ce que nos sympathies deviennent plus délicates et se diffusent plus largement, jusqu'à ce qu'elles soient étendues à tous les êtres sensibles. Sitôt que cette vertu est honorée et pratiquée par un petit nombre d'hommes, elle se répand à travers l'instruction et l'exemple donnés aux jeunes, et finit par être incorporée à l'opinion publique. »<sup>4</sup>

On voit à lire ces lignes combien contraignante est la logique de l'anthropologie évolutive de Darwin, et combien la malversation qui en a tiré pendant plus d'un siècle la légitimation naturaliste d'une conception « gladiatrice » de la société se trouve ici par avance expressément dénoncée. Le thème de l'*extension indéfinie du sentiment de sympathie* jusqu'aux limites de l'être sensible - et les positions hautement rationnelles et éthiques de Darwin sur la question de la vivisection le prouvent abondamment<sup>5</sup> - possède une force structurante qui ne saurait être contredite par aucune citation intentionnellement morcelée et isolée de son contexte démonstratif. Cette ligne d'évolution, accordée à la logique de l'effet réversif, est ce qui doit tendre à définir également, du point de vue de l'obtention sociale du plus grand bonheur, l'éthique du *civilisé*.

#### ***Les altérations du darwinisme à l'époque victorienne***

La persistance extraordinairement tenace d'erreurs d'interprétation strictement caractérisées concernant le versant anthropologique de la pensée darwinienne s'enracine dans le moment précis qui sépare la publication en 1859 de *L'Origine des espèces* et celle, en 1871, de *La Filiation de l'Homme*. Cette décennie décisive, au cours de laquelle les partisans de Darwin - lesquels étaient pour la plupart loin d'être « darwiniens » - incitèrent sans relâche ce dernier à étendre à l'Homme son propos transformiste dans un livre qui, pour avoir été trop longtemps attendu, ne sera pratiquement jamais lu dans sa littéralité ni entendu dans sa logique, a vu en effet se développer le « système de l'évolution » du philosophe Herbert Spencer (1820-1903) et son « darwinisme social »<sup>6</sup>, application impitoyable du principe de l'élimination des moins aptes au sein d'une concurrence sociale généralisée. Elle a vu également, à partir de 1865, la naissance de l'eugénisme de Francis Galton, recommandant l'application compensatoire d'une sélection artificielle aux membres du groupe social pour lutter contre la dégénérescence supposément liée à l'affaiblissement du rôle de la sélection naturelle en milieu de civilisation. Ces discours - parfois inconciliables dans leurs principes mais convergents dans leurs effets - développaient ensemble une référence également réductrice à la théorie darwinienne de la sélection, dans un accord global avec les tendances dominantes de la société industrielle anglaise emportée par l'ivresse de sa métamorphose libérale. Aucune de ces deux « déviations » n'a reçu l'aval de Darwin, qui s'est opposé dans l'ouvrage de 1871 aux positions et recommandations sociales et politiques qui en émanaient. Mais la confusion était née, soutenue par un système de pensée et ancrée dans le vocabulaire théorique, de sorte qu'aujourd'hui encore, un travail idéologique incessant s'obstine, contre l'évidence historique, logique et textuelle qui ressort de l'examen approfondi de l'œuvre darwinienne, à parer du nom et du prestige de Darwin - le plus souvent au moyen de montages citationnels ou de réductions

---

4 *Ibid.*, chap. iv, p. 210.

5 *Report of the Royal Commission on the Practice of Subjecting Live Animals to Experiments for Scientific Purposes : with the Minutes of Evidence and Appendix*, Londres, Her Majesty's Stationery Office. Le témoignage de Darwin (prononcé le 8 novembre 1875) se trouve p. 233-234, § 4662-4672. Darwin, interrogé par le vicomte Cardwell au nom de la Commission royale sur la Vivisection, prendra énergiquement parti pour l'anesthésie des animaux soumis aux expérimentations, chaque fois que celle-ci est compatible avec leur succès, toute souffrance gratuite suscitant chez lui « *detestation and abhorrence* ».

6 Rappelons que cette dénomination ne sera inventée qu'en 1880 par le théoricien anarchiste français Émile Gautier (1853-1937) dans le titre d'un livre critique, *Le Darwinisme social*, publié à Paris chez Dervaux en 1880.

conceptuelles totalement illégitimes - des doctrines ou des pratiques, telles que l'anti-interventionnisme social radical, l'impérialisme, le racisme, le « sexisme » ou l'eugénisme, qu'il a toujours expressément combattues.

## La constante primitive

### *Dessein intelligent, animisme et théologie naturelle*

L'idée d'une intelligence supérieure organisatrice du monde et de ses harmonies a l'âge des grandes religions révélées. Fondamentale dans le christianisme, où elle qualifie Dieu en tant qu'auteur de la Création, elle y est sans nul doute l'article de foi premier, socle et condition de tous les autres. La croyance en une création ne fonderait en effet aucune religion si cette création n'exprimait aucun *plan*, c'est-à-dire n'instaurait aucun *ordre*.

Mais avant même qu'il en puisse être ainsi, à la source de toutes les croyances humaines, au cœur du plus simple *animisme*, réside l'idée - d'abord individuelle et irréfléchie dans la surprise et dans la peur, puis collective et réfléchie dans le mythe - qu'une *intention* habite chaque manifestation de la nature. Si le mot « primitif » signifie quelque chose, c'est en tout premier lieu ce finalisme spontané attribuant au phénomène le *sens* qui s'attache à l'expression d'une *volonté* exerçant un *pouvoir* sur le monde en vue de certaines *fins*. Une volonté toujours interprétée d'abord comme l'analogie *extérieure* de la volonté *intérieure* dont l'Ego primitif *se sait habité* lorsqu'il exerce *son propre pouvoir* sur le monde. Telle est donc l'origine.

L'Ego primitif est finaliste parce qu'il possède l'expérience initiale d'un *agent*, parce qu'il *est* lui-même une *cause*. L'enfant qui crie s'éprouve comme cause de l'arrivée de sa mère, et si après cela elle arrive, n'arrive pas, ou se met en colère, *ce n'est pas un hasard* : sa mère est également pour lui cause - et cause intentionnelle - du bonheur comme du malheur qu'il ressent, ce qui lui permettra tour à tour de l'aimer, de la craindre ou de la haïr. Cette structure psycho-relationnelle initiale explique la généralisation première de l'explication causale par l'animisme. Ce n'est qu'au cours d'une *évolution* que l'échec de l'adresse magico-religieuse à des forces causales subjectifiées et la découverte du *déterminisme indifférent* fixeront l'horizon de la connaissance objective comme l'idéal normatif (appelant rupture avec la croyance) de la compréhension de l'univers. Le matérialisme rationnel se pose donc nécessairement comme âge adulte de la connaissance, et condition méthodologique de la science. Il exclut la projection intentionnalisante à quoi se réduit primitivement toute la pensée finaliste.

#### **Définition et genèse du finalisme**

Nous reprendrons ici la définition générale du *finalisme* donnée en tête de l'article ainsi intitulé du *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* :

« Doctrine de l'Être qui assigne à toute forme d'existence un plan, un projet ou une intention réglant l'adéquation de ses caractéristiques à une destination préfixe. Dans cette définition, le finalisme équivaut sensiblement à la doctrine scolastique des *causes finales*, qui interprète toute configuration cohésive, régulière et harmonique de l'univers en termes d'orientation intelligente, de plan ou de dessein providentiel : le terme est alors quasiment synonyme de *providentialisme*. D'une manière générale, le *finalisme* est l'attitude philosophique, ordinairement dominée par un spiritualisme théologique plus ou moins marqué, qui consiste à mettre l'accent sur la finalité dans l'interprétation de l'univers ».

Pour une pensée finaliste, « il n'y a pas de hasard », au sens où il n'y a pas de déterminisme indifférent. Pour expliquer l'Être dans ses caractéristiques de structure et de fonctionnement ordonnés, il lui faut recourir à l'application d'une intelligence prévoyante comparable à celle de l'ingénieur ou de l'artisan. C'est évidemment ce finalisme théologique que combat la théorie darwinienne de l'évolution des organismes. L'homme, instituteur d'ordre et finalisateur d'actions, tend spontanément d'abord à reconnaître dans l'ordre de l'univers (qui est réel, mais ne dépend pas de lui) un ordre dépendant d'une intelligence prescriptrice analogue à la sienne, mais transcendante et disposant d'un pouvoir supérieur. C'est le fond primitif de toutes les religions. C'est la projection du désir humain vécu comme cause, et Spinoza l'avait déjà parfaitement

reconnu<sup>7</sup>. Ce que montre la théorie darwinienne, c'est que l'ordre de l'univers vivant se constitue sans cesse d'une interaction d'existences réalisant entre elles des combinaisons productrices d'équilibres mobiles sélectionnés, eux-mêmes temporaires et non strictement prédictibles dans la plupart des cas, mais néanmoins observables et nécessaires. Tout providentialisme au contraire condamne la science en déclarant l'impuissance de la nature à produire ce qui pourtant la caractérise, et à livrer les clés de son intelligibilité. Si malgré tout la pensée finaliste persiste et se réitère indéfiniment dans les consciences en dépit de l'opérativité scientifique exclusive des explications non finalistes, c'est tout simplement parce qu'elle correspond, à l'instar de l'animisme, à la postulation primitive spontanée de l'*agent* qui, s'éprouvant dans le monde comme efficence intentionnelle et causale, ne peut d'abord penser le monde que comme l'*effet d'un agent* pourvu comme lui de conscience, de représentation des fins, de volonté et d'intention. La pensée finaliste est retour, régression régulière vers la projection primitive de l'*Ego* finalisateur. Comme *égocentrisme gnoséologique*, elle est ce que la connaissance objective aura constamment à dépasser. Là s'ébauche une réponse partielle à la question centrale des déterminations de la connaissance scientifique : cette dernière pourrait se caractériser d'abord par un divorce psychologique avec l'*imperium* de l'*Ego* sur le monde.

Dans la grande histoire de la séparation entre la pensée magico-religieuse et la pensée technico-scientifique se joue, lentement, le dépassement en question, mais l'héritage de la première n'est pas amorti pour autant : il constitue notamment la mythologie égocentrique et démiurgique de l'art (toujours en cela, même s'il ne se réduit pas à ces déterminations, animiste et paranoïaque), et subsiste à l'état résiduel au sein d'une portion nostalgique de la conscience scientifique, obstinément prisonnière de la grande régression providentialiste : si la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du second millénaire a été marquée, si peu « sérieusement » que ce soit du point de vue de la science, mais aussi massivement, par les résurgences du créationnisme, par la réactivation du finalisme teilhardien en matière d'évolution, et par la vieille doctrine d'un ordre cosmique finalisé par l'apparition de l'homme, c'est très exactement parce que la « coupure » bachelardienne entre connaissance vulgaire et connaissance scientifique est un horizon, mais non encore, certes, un acquis - l'idée même d'une telle coupure et de ce qu'elle refoule impliquant d'autre part à l'évidence, circonstances aidant, le retour du refoulé. C'est très exactement ce qu'aujourd'hui la résurgence de la thématique, banale mais inépuisable, du « plan intelligent » nous permet d'analyser.

### ***La théologie naturelle et le providentialisme***

Lorsque l'intelligence humaine, reflet atténué de l'intelligence divine, mais toujours susceptible de désobéissance coupable, conquiert le pouvoir de contester la véridicité du dogme de l'universel commencement en interprétant autrement le monde et sa genèse, les Églises réagissent à cette fragilisation momentanée ou à cette menace en insérant dans leur conception les données nouvelles de la connaissance de la nature afin de les réintégrer dans le champ d'une Providence dont la légende biblique ne serait plus alors que l'expression *figurée* : les six jours de la création divine deviennent soudain autant d'époques de variable durée, et le dogme, renfermant non plus une vérité littérale, mais un tissu de métaphores, d'allégories, d'apologues, de paraboles ou d'énigmes, devient alors le symbole d'une vérité cachée aux indifférents, ouvrant par là même à l'exégèse un registre aussi vaste que l'ensemble des articles de foi qu'il s'agit pour les hiérarchies ecclésiastiques de préserver d'une péremption qui signerait en chaque cas une indiscutable perte d'autorité.

Simultanément, les Églises ont recours à l'arme qu'elles ont fourbie contre les avancées menaçantes de la connaissance indépendante : la *théologie naturelle*. La préoccupation centrale et la mission de cette discipline argumentative née au sein des appareils ecclésiaux sont de démontrer que la connaissance objective - immanente - de la nature, loin d'éloigner l'esprit de la reconnaissance de la sagesse providentielle - transcendante - l'y reconduit au contraire en imposant à l'intelligence le motif de l'harmonie universelle du créé comme échappant par nécessité à la seule emprise du hasard.

Le providentialisme est l'essence des religions révélées. La théologie naturelle est son instrument de persuasion. Son existence historique visible s'étend sur quatre siècles. Au centre de cette tradition argumentative des Églises chrétiennes, le motif du « plan » ou « dessein intelligent » organisateur de l'univers est un *topos* indéfiniment disponible et réactivable dès que s'annonce une crise de crédibilité des légendes fondatrices. Cette constante discursive, périodiquement

<sup>7</sup> Spinoza, *Éthique*, Préface de la 4<sup>e</sup> Partie : « Ce qu'on appelle cause finale n'est rien d'autre que le désir humain, en tant qu'il est considéré comme le principe ou la cause primordiale d'une chose. »

réaffleurante et remaniée en fonction des avancées des connaissances positives sur la nature, s'intitule aujourd'hui encore, sans surprise, *Intelligent Design*.

La résurgence de l'*Intelligent Design* (« dessein » ou « plan intelligent » imaginé comme seule cause possible des harmonies de l'univers), dont les USA sont le perpétuel théâtre, bénéficie aujourd'hui, à l'instar du « créationnisme scientifique », du vecteur de contamination que constitue la foule des adeptes diplômés, les mêmes qui ont déjà servi d'agents propagateurs de l'idéologie « New Age » et de ses multiples avatars du côté des sciences. Ce providentialisme revient dans la vieille Europe, qui l'a jadis produit, sous la forme illusoire d'une mode innovante destinée à marquer les limites de la connaissance rationnelle de l'univers, avec la complicité de scientifiques qui ne mesuraient assurément pas la portée de ce qu'ils faisaient lorsqu'ils applaudissaient au thème, en apparence innocemment « poétique », du « réenchantement du monde ». Cette approche mystique du monde et de la connaissance - symptôme de la crise momentanée de l'explication scientifique et de ses modalités de diffusion dans la société, ainsi que de la volonté politique d'un ressaisissement théocratique destiné à occulter la contradiction entre les idéaux de progrès affichés par les nations modernes et leurs pratiques déléteres - n'a pour éclore dans les pays européens qu'à ressusciter les gestes discursifs de la vénérable tradition de la théologie naturelle, florissante depuis le XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre et sur le continent. Lorsque, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le courant philosophique des Lumières entreprit d'affranchir de la théologie la connaissance scientifique de la nature, les Églises usèrent de tout leur pouvoir sur l'enseignement et la société pour imposer la survie d'une l'interprétation providentialiste des « merveilles de la nature » dont elles étaient les laboratoires permanents. Rien d'autre, en substance, ne se produit aujourd'hui.

#### **La cible majeure : Darwin**

Ce qu'a profondément institué Darwin, c'est une vision de l'histoire et du système des êtres totalement libérée des contrats de parole passés avec la croyance issue des dogmes religieux. Toute religion instituée, dans l'exacte mesure où elle se confond primitivement avec l'exercice du pouvoir politique, commence par être dogmatique. Elle ordonne, et l'on croit. La situation de Darwin par rapport à l'Église anglicane est exemplaire de ce qu'engendre un tel contexte. Considérée en tant qu'appareil d'influence, une Église installée ne procède jamais de plein gré à l'assouplissement de ses dogmes. Tant qu'elle est en mesure de tirer un avantage réel du maintien sans faiblesse de leur emprise, elle défend leur vérité littérale. C'est ce qu'ont tenté de faire les fundamentalistes protestants américains. Mais, ainsi que je l'écrivais récemment, « s'il advient que cette rigidité fragilise la religion dans l'affrontement qui l'oppose au discours de vérité concurrent qu'est la science, alors elle va puiser *en son propre sein* les éléments de souplesse adaptative qui, au prix, certes, de quelques concessions sur la lettre, assureront toutefois sa survie »<sup>8</sup>.

Lorsque, en 1837, Darwin rompt avec le fixisme dogmatique et ouvre son premier carnet de notes sur le « transmutation des espèces », ni l'Église anglicane ni l'Angleterre - qui voit au même moment Victoria accéder au trône - ne sont prêtes à de telles concessions. Le prix de cette raideur est que tout divorce de la raison avec le dogme est vécu comme sortie simultanée de l'Église et de la foi. Pour Darwin qui, désormais transformiste et assuré de son étude de la géologie, de la paléontologie et de la distribution géographique des organismes, ne *peut plus croire* que le monde et les êtres qui le peuplent ont été créés en six jours par un Dieu personnel - dont les traits de comportement lui rappellent sensiblement par ailleurs ceux des divinités barbares du paganisme -, la religion, figée dans ses textes fondateurs, apparaîtrait comme un mensonge indigne de justifier le maintien d'une croyance. On sait pourtant que quelques années auparavant, à Cambridge, il avait étudié avec un réel plaisir les ouvrages, inscrits au programme des humanités, de William Paley - le même dont l'actuel « Intelligent Design » fait aujourd'hui encore une référence permanente -, en dépit du fait que le prélat avait ordonné la mise à l'index des ouvrages non orthodoxes de son grand-père Erasmus. Au terme d'un processus d'éloignement progressif qu'il évoque dans son *Autobiographie* de 1876 en des termes non équivoques, Darwin abandonnera ainsi ses convictions juvéniles jusqu'à devenir « totalement incrédule ».

Cela cependant ne suffit pas à expliquer l'entêtement prolongé des Églises et des mouvements néo-providentialistes à combattre encore et toujours Darwin. Cet acharnement spécial, incarné par tous les acteurs de cette renaissance finaliste, s'explique plus profondément par le fait que Darwin, en dotant l'histoire naturelle d'une théorie de la dynamique évolutive des êtres vivants faisant l'économie de la Providence, tendait par là même à évacuer comme inutile, illusoire et impropre en science la représentation finaliste du monde et du devenir à laquelle la théologie naturelle avait

---

8 P. Tort, *Darwin et la philosophie*, Paris, Kimé, 2004.

arrimé l'essentiel de son sauvetage des articles de foi principaux du christianisme, déjà ébranlés dans la lettre. Et les concessions purement verbales qu'il fait, par convenance diplomatique envers les convictions installées, à l'idée déjà rétrécie d'un Dieu qui se contenterait d'imprimer à l'univers ses grandes lois de fonctionnement, ne changent rien au fait de son athéisme personnel (reconnu par lui-même en 1876), ni au fait que la nature qu'il étudie, désormais restituée à l'immense durée des temps géologiques et excluant tout miracle, est une nature entièrement soumise au principe d'immanence, une nature fondée sur la réfection épisodique de ses équilibres, une nature tributaire de la variation imprévisible et de la sélection des improvisations avantageuses, une nature contingente et opportuniste, échappant de ce fait à toute pré-délimitation.

Ainsi, le mouvement de l'*Intelligent Design*, émanation de la droite chrétienne et des courants sectaires américains, soutenu par des capitaux privés considérables et un formidable appareil de propagande, ne se trompe pas de cible : l'ennemi « désigné » aujourd'hui, reléguant Marx au second plan des urgences stratégiques, c'est Darwin, celui qui a lu et apprécié Paley, puis l'a rendu, singulièrement affaibli, à l'apologétique en condamnant ses successeurs à la répétition périodique d'un geste d'annexion de la science à la croyance dont les seules véritables victimes sont ceux qui ne savent pas. La sourde intuition qui préside à cette diabolisation insistante de Darwin, c'est bien entendu celle du danger que présente, aux yeux des nouveaux défenseurs du dieu omniscient, une théorie qui *n'est pas*, pour penser l'histoire de la nature vivante, une théorie *parmi d'autres*, ainsi que le voudraient les bandeaux d'avertissement que les nostalgiques de la théocratie primitive ont fait apposer sur la couverture des manuels scolaires dans certains États américains. Cette théorie est en effet extensible à tous les systèmes complexes issus d'une *histoire*, et met en œuvre non seulement un corpus gigantesque de faits qu'elle explique et relie, mais, au-delà, une nécessité d'ordre simplement *logique* qui en fait un véritable cadre de synthèse rationnelle : à l'intérieur d'un système déterminé d'éléments en interaction permanente et soumis au changement, la seule loi dynamique permettant de rendre compte de l'existence, des caractères et de l'action d'un groupe d'éléments à un moment donné est celle de la sélection de compatibilités temporaires entre le mode d'être actuel de ce groupe d'agents et l'état momentané du système : ce sont ces *équilibres de coexistence et d'interaction* qu'étudie l'histoire naturelle de Darwin, et qui fabriquent l'histoire du monde, lui donnant *de facto* un sens, non prescrit mais lisible, celui des séquences d'événements que reconstituent précisément les sciences de la terre et de la vie.

### **Anatomie d'une répétition**

Des spéculations de l'*Intelligent Design* se dégage donc une pénible impression de déjà-vu. Il paraît grotesque, pour un spécialiste de l'évolution aujourd'hui, de voir resurgir au sein de sa propagande l'antique allégorie - chère aux déistes du XVIII<sup>e</sup> siècle - de l'horloge et de l'horloger, ou de voir brandir encore l'argument déjà cent fois réfuté de l'impossibilité d'aboutir par voie de sélection à la production d'un organe aussi complexe que l'œil des Mammifères. Ou d'entendre affirmer qu'un peu de science éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène. L'ordre de la connaissance objective - celui de ce que l'on nomme la science - est irréductible à celui de la croyance, puisque croire est, précisément, *ne pas savoir*. J'ai longuement développé ailleurs l'idée que la *répétition* est le mode d'être des grandes idéologies para-scientifiques, et qu'en l'absence radicale de nouveauté, ce sont la répétition, la résurgence et le remaniement qui caractérisent le comportement historique de l'idéologie en général. Le « créationnisme scientifique », le « principe anthropique » et le « Dessein intelligent » sont autant de composantes foncières de la plus ancienne théologie naturelle, et autant de versions diversement ajustées, mais convergentes, de son adaptation aux nouvelles données des sciences de la nature, du cosmos et de la vie. Cela ne signifie évidemment pas qu'il soit inutile d'y réagir autrement que par un haussement d'épaules. Ce geste a valu naguère aux maîtres de la biologie française, peu conscients des grandes lois sociologiques de l'imitation, d'assister impuissants à l'irruption de la sociobiologie - autre composante, imposée comme adverse, de l'idéologie américaine, et chargée de faire passer pour un darwinisme intransigeant la pire de ses déformations. Le débat dès lors est orchestré entre créationnistes et sociobiologistes (ce qui ne laisse d'autre choix que d'épouser l'un ou l'autre versant de l'idéologie américaine), et le public doit se passionner une fois de plus pour cette énorme mystification. Ainsi, le pays qui a le plus favorisé l'illégitime travestissement du darwinisme en « darwinisme social » est, en même temps, celui qui condamne le vrai Darwin à s'effacer devant la théologie et qui, pour ne pas paraître se dissoudre dans cette antinomie, érige et spectacularise cette escroquerie en débat « démocratique ». Les mouvances néo-providentialistes, fortement soutenues par le gouvernement de Georges Bush et portées par la croissante infiltration des sectes dans la société, sont ainsi la réponse théocratique destinée à recouvrir la schize fondatrice et les contradictions

majeures de la nation américaine - cette nation que Darwin, précisément, a un jour décrite à mots couverts comme ayant été fondée par des repris de justice devenus, dans ce nouveau contexte, « d'utiles pionniers », en omettant toutefois de dire qu'ils étaient encadrés par des pasteurs.

On assiste, aujourd'hui, à l'exhibition symptomatique et récurrente de cette constante primitive, et des vestiges rémanents de cet « effet de fondation ».